



La compagnie des prairies en répétition dans le quartier des Gratte-Ciel à Villeurbanne.

V. LEON

Là où commence le ciel est un projet chorégraphique de Julie Desprairies qui a recruté ses danseurs parmi les habitants, commerçants et usagers d'un quartier. Par Mathieu Braunstein

Les escaliers du ciel

Dans son kiosque, le marchand de journaux indique du bras le chemin de la poste – une question qu'on lui pose trente fois par jour. Dans la vitrine du salon de coiffure, la technicienne – on appelle comme ça la personne chargée de faire les couleurs – accomplit les gestes du quotidien mais sans les outils,

dans « une espèce de langue des gestes un peu abstraite »... Deux moments parmi d'autres du parcours chorégraphique proposé par Julie Desprairies dans le quartier des Gratte-Ciel, à Villeurbanne.

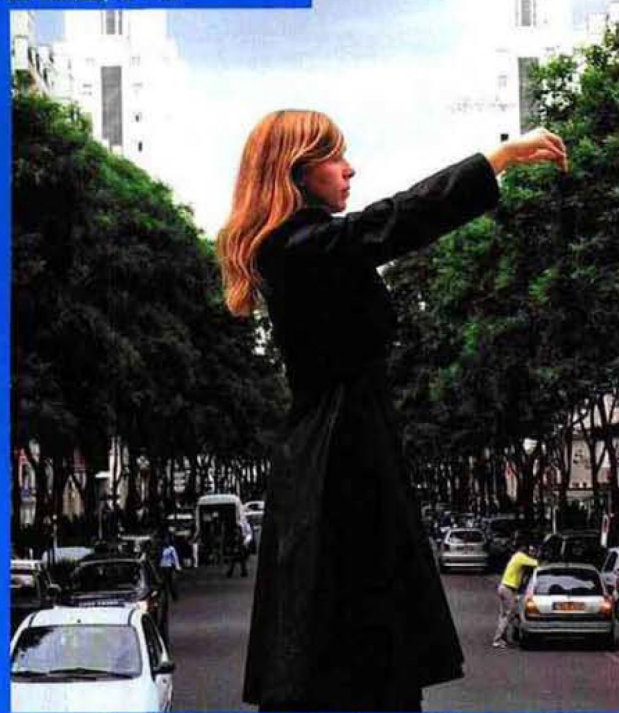
A l'origine de ce projet, la volonté de faire travailler ensemble les habitants, les

commerçants, les usagers – au total, cinquante danseurs bénévoles – et d'exploiter le potentiel de cet ensemble urbain des années 1930 exceptionnel, très Art déco, très Chicago. Deux missions menées de front.

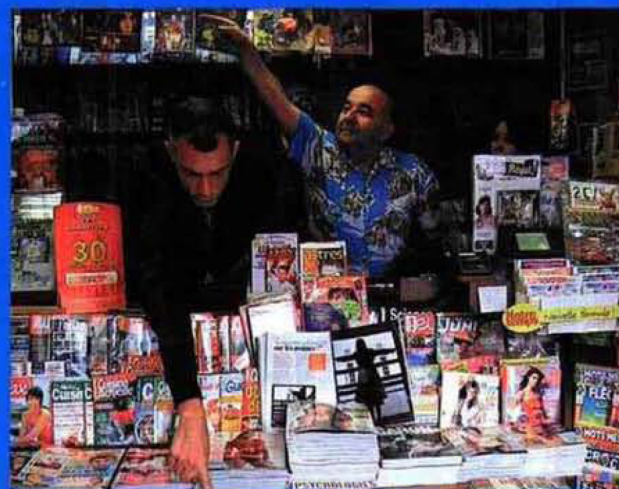
La jeune femme n'en est pas à son coup d'essai, pour ce qui est de faire surgir d'un lieu public

une « atmosphère chorégraphique ». En 2004, à l'occasion de la Nuit blanche, elle faisait danser douze bibliothécaires de la BPI, à Beaubourg, mêlés aux membres de sa compagnie. La Biennale lui donne l'occasion de tester sa notion d'« environnement chorégraphique » à l'échelle de tout un quartier.

La danse, la ville



Répétition de *Là commence le ciel*, création de Julie Desprairies.



Les interprètes occasionnels, ici le kiosquier...



... et là, la coiffeuse, sont encadrés par des danseurs professionnels.

Dans sa formation, une collaboration s'est révélée fondatrice : avec Nicolas Frize, chef d'orchestre du quotidien (concerts de baisers et de machines-outils), figure de la sédition musicale en Seine-Saint-Denis. « J'étais assez enfermée dans mon rapport à ces architectures : je choisisais un point de vue ou deux maximum, les gens se retrouvaient dans un rapport scène-salle assez traditionnel. C'est Nicolas qui m'a aidée à formaliser cette idée d'environnement chorégraphique, l'idée que tout un site peut se mettre à danser. »

Chorégraphie de commérag

Julie Desprairies, qui a tâté du cinéma (*Mods*, de Serge Bozon), aime les changements d'échelle. A preuve, ce moment où les spectateurs, depuis le parvis de l'hôtel de ville, verront se découper trois silhouettes de danseurs, aux 18e, 19e et 20e étages, sur les terrasses de l'avenue Henri-Barbusse... Si loin si proches, c'est aussi un titre de film.

L'idée force, c'est de faire surgir le « naturel artificiel » à partir de situations banales, quotidiennes. Les musiciens croisés sur le parcours pourront avoir l'air d'instrumentistes en chemin vers le TNP. La chorale d'enfants devra jouer plus serré pour sembler sortir par hasard d'un immeuble. Dans cet environnement très « moderne », une image s'impose : celle de la comédie musicale. « *Les Demoiselles de Rochefort*, je les ai souvent à l'esprit, dans l'utilisation des lieux de la ville. »

Tout est mise en scène, dans la vie quotidienne. Tout donne prétexte à écriture. Ainsi, cette « chorégraphie de voisinage », aux fenêtres, ou encore cette « chorégraphie du commérag ». « Le commérag est chorégraphique. Les commères, ce sont des gens qui se mettent à faire le même geste au même moment. Trois personnes qui indiquent une fuite d'eau, ça les fait déjà basculer dans la danse. »

Tout est matière à découverte, notamment dans ce quartier

conçu — moyennant quelques volées de marches — sur le système des traboules, les rues intérieures, caractéristiques de tout l'urbanisme lyonnais. « On fait ce qu'on n'a jamais le droit de faire : pousser des portes, passer chez les gens pour accéder aux terrasses collectives... De ce fait, le public est lui-même physiquement engagé dans la création. » La chorégraphe, qui n'était jamais venue à Lyon, mesure la bonne volonté générale manifestée à l'égard du projet. Une disposition qu'elle met sur le compte de cet environnement particulier — tous les habitants sont locataires — voulu par un maire et un architecte utopistes, au début des années 1930. Les Gratte-Ciel, à l'époque, ça voulait dire du confort et de la lumière pour tous. Une idée progressiste.

Pour avoir beaucoup chorégraphié en Seine-Saint-Denis (dans la salle des mariages du Blanc-Mesnil, aux Grands Moulins de Pantin, à Saint-Denis), Julie Desprairies peut établir une comparaison avec la banlieue parisienne. « A Villeurbanne, on n'a pas du tout le même rapport d'éloignement à la grande ville. Villeurbanne jouxte la Tête-d'or, l'un des quartiers de Lyon. Je travaille dans un des plus beaux sites urbains modernes de France... Ça respire que les gens vivent dans un bel espace. J'aurais du mal à dire que c'est la brutalité de la banlieue. » Avec de tels arguments, on n'hésite pas : on s'inscrit pour la visite. ♦

Julie Desprairies

► Formée aux arts plastiques et à l'histoire de l'architecture, Julie Desprairies crée sa compagnie en 1998. Dès sa première pièce, *Et d'autres choses encore*, elle s'attache au rapport entre le corps en mouvement et son environnement architectural. Elle a travaillé sur des sites dits naturels, mais aussi une bibliothèque (la BPI à Beaubourg), une piscine et un aéroport.